PATRIOTES 90

Abdelhak : Trahi, mais toujours fidèle à la patrie !

«On n'a aucune valeur...», ceci fut la réponse d'un patriote lorsque je lui ai dit que vous avez sauvé la nation de l'anéantissement par les hordes intégristes. C'est pour cela et avant de commencer mon témoignage, j'aimerais remercier en mon nom et au nom de la jeunesse algérienne ces dignes héritiers des Ben M'hidi, Amirouche et consorts pour leurs sacrifices durant les deux décennies passées.

Témoigner du combat d'Abdelhak n'est pas chose aisée, étant donné que je le côtoie presque quotidiennement depuis 4 ans et qu'il m'est difficile de devoir faire preuve de concision pour ne pas lasser les lecteurs. Ce chauffeur communal issu du village de Tagza – Daïra de Sigus, Wilaya d'Oum-El-Bouaghi –, né en 1958, n'a eu qu'un seul mot d'ordre qui est toujours d'actualité pour lui, c'est : l'amour de la patrie. Il a grandi en ayant un profond respect pour la personne du colonel-dictateur Houari Boumediène. Pour lui, cet homme représentait au mieux la grandeur de l'Algérie indépendante et révolutionnaire. Militant de longue date au sein du FLN, il a quitté ce parti après l'arrêt du processus électoral pour deux raisons principales : le premier est qu'il s'est rendu compte de la manière dont les «mouhafedhs» distribuaient les lopins de terre, la deuxième étant ceux qui ont piétiné les cartes du FLN pour rejoindre le FIS et qui ont rendossé le «costume» du FLN après l'arrêt du processus électoral. Après une attaque qui s'est produite en 1994 par les terroristes sur Sigus, la population locale s'est rendu compte du danger que représentent les terroristes. Abdelhak a fait demande pour obtenir une arme, il l'a eue en 1995 après une intervention du chef de Daïra de l'époque – Samir Abid, frère de Saïd Abdid – pour qu'il puisse «bénéficier» de ce privilège empoisonné. A cause de l'isolement du village de Tagza, il a dû dormir dans le siège de la commune, laissant sa famille chez sa mère, de peur des représailles des intégristes vu qu'il était armé. Il m'a parlé les larmes aux yeux de sa mère – que Dieu ait son âme – qui refusait de rester chez elle de peur d'être tuée, ce qui est compréhensible. Face à cette situation inextricable, Abdelhak cherchait désespérément un toit à Sigus parce que vivre dans le village de Tagza était devenu impossible, surtout pour lui qui est armé et de surcroît il travaille pour l'État. Finalement, il n'a trouvé qu'un garage qui m'a fait pleurer quand je l'ai vu tant il était dans un piteux état. Sachant que ses enfants – 7 garçons – ont jusqu'à maintenant des problèmes respiratoires, à cause de la précarité de ce lieu.

Heureusement pour Abdelhak, après les années noires, il a pu bénéficier d'un logement, avec l'aide du même Samir Abid. Il a continué à faire son devoir — je tends à dire sa contribution – pour servir son pays en sa qualité de patriote. La récompense qui lui a été décernée fin 2011 ne fut pas une médaille, mais on lui a retiré le salaire qu'il percevait – lui et tous les patriotes qui travaillent – et aucune distinction morale, ni une prime ni une pension ne lui a été décernée. Quelquefois, je le harcèle pour qu'il me dise ce qu'il ressent : sa réponse est toujours la même, en regardant vers les montagnes, il me dit : «Ce n'est pas la perte du salaire de patriote qui m'a fait mal, c'est la manière dont on nous a...» à ce que je me souvienne, il n'a, malgré toutes mes «doléances», jamais terminé sa phrase jusqu'à présent.

Photos : DR

Je n'ai pas voulu parler du combat sur le terrain, mais juste donner un aperçu sur les sacrifices d'ordre personnel de la deuxième vague des moudjahidine algériens. Sachez, seulement, que cet homme et malgré la marginalisation qu'il subit – comme les milliers de ses compagnons – n'a jamais exprimé des regrets pour son engagement patriotique et qu'il continuera – et je me permets de parler en son nom sur ce point – de défendre sa patrie comme il le pourra. Gloire à nos martyrs, et gloire à nos patriotes !

Chawki Benzhra (21 ans)
– étudiant en traduction,
à l'Université Mentouri
– Constantine

> POUR TÉMOIGNER :
patriotes90@hotmail.com

PATRIOTES 50

Souvenirs d'un ex-petit «yaouled»

Notre camion est coincé entre deux petites voitures mal garées, juste devant la pompe d'essence, à une vingtaine de mètres du petit carrefour situé un peu plus bas de la piscine El-Kettani, où prend fin le boulevard front-de-mer Abderrahmane-Mira. Piscine, d'ailleurs, qui me rappelle l'un de mes plus beaux souvenirs durant l'été de l'année 1957 :

Mon cousin Mohamed du nom de famille Mokrane, qui avait devancé l'appel au service militaire de quelques mois en tant qu'appelé dans l'armée coloniale française, n'avait pas encore dix-huit ans et avait bien des raisons de le faire.

Après son incorporation, il était affecté, je me rappelle, à la caserne 421 du Clos-Salenbier (El-Madania aujourd'hui) qui servait, aussi, de S.A.S à la propagande coloniale, d'où il devait déserter, quelque temps plus tard, avec d'autres soldats algériens pour regagner le maquis FLN avec armes et bagages. Cette action audacieuse de soldats algériens enrôlés sous le drapeau de la France coloniale devait bien porter un grand coup à la propagande de l'action de pacification des indigènes de la contrée Algérie française, comme aimait à les désigner et se vanter l'administration coloniale. Et les journaux de l'époque ont tout fait pour minimiser ce fait hors du commun.

Une fois, mon cousin Mohamed, qui était en permission et habillé en tenue militaire de sortie, se présenta le matin de bonheur chez nous et me demanda si ça me dirait d'aller à la piscine... Tout excité par la nouvelle, je demandai la permission à ma mère ; celle-ci accepta avec gaîté de cœur et bien contente de me voir aller pour la première fois à la piscine. J'avais à l'époque huit ans. Toute heureuse pour moi, elle prit le soin de m'aider à mettre d'autres vêtements plus propres pour la circonstance. Mais elle avait oublié, dans la précipitation, de me glisser un maillot de bain dans le petit sac en toile de couleur grise.

Arrivé à la piscine où il y avait foule, évidemment que des pieds-noirs et leurs enfants. En tant que militaire, mon cousin ne devait payer qu'une demi-place pour l'entrée à la piscine. Le proposé à la caisse lui remit un élastique sous forme de bracelet avec un numéro de la cabine, dont je ne savais pas l'utilité, mais que Mohamed s'empressa de me mettre au poignet.

Une fois dans la cabine, mon cousin me dit de me changer, je fouille dans le petit sac en toile, maman avait oublié de me fourrer dedans un petit casse-croûte maison, mais point de short pour le bain : elle avait tout simplement oublié. Je sors la tête par la porte bleue, entrouverte, de la cabine pour dire à Mohamed que je ne retrouve pas le short pour le bain, ce dernier me dit : «Ce n'est pas important, tu laisses ton slip, tu peux aussi bien nager avec.» J'ai rappliqué, illico presto, et comme il faut, d'abord, passer par le jet d'eau de rinçage pour avoir accès à la piscine, le surveillant de la baignade me voyant avec mon slip m'interpella pour me dire que je ne pourrais pas aller à la piscine ainsi et qu'il me fallait un maillot de bain !

Mohamed, qui était tout près, le toisa d'un regard méchant et lui dit textuellement : «Aujourd'hui, ce mioche indigène a tout à fait le plein droit et ce, ici dans son pays, d'aller prendre son bain en toute liberté et je suis là, expressément, pour que cela soit fait sans condition aucune.» Cette histoire se passe tout juste quelques jours avant que mon cousin désertât et regagnât le maquis en compagnie de quelques-uns de ses camarades militaires algériens de la caserne 421 du Clos-Salenbier avec armes et bagages.

Effectivement, ce jour-là et pour la première fois de ma vie, je venais de nager dans une vraie piscine. D'habitude, tous mes petits camarades de quartier allaient, en cachette de leurs parents, nager dans des bassins conçus pour l'irrigation des champs dans les environs de Birkhadem et Khreissia, distants de quelques kilomètres de là.

Cette drôle d'histoire qui s'est déroulée à la piscine El-Kettani à Bab-El-Oued, sans que j'en saisisse le vrai sens à l'époque, m'a été racontée, quelque temps plus tard, par ma grande sœur à laquelle mon cousin Mohamed avait fait part.

Rosier Belda

Note de Maâmar FARAH : pouvons-nous dire aujourd'hui : «ce mioche, enfant du peuple, a tout à fait le plein droit et ce, ici dans son pays, d'aller prendre son bain en toute liberté à la plage du Club-des-Pins» ?

> POUR TÉMOIGNER :
soirsat2@gmail.com

TEXTO

• A maman

Aujourd'hui, je voudrais bien écrire à une personne qui m'est aussi chère que la prunelle de mes yeux. Une personne à laquelle je n'avais jamais écrit auparavant parce que cette personne est analphabète : elle ne sait ni lire ni écrire. Je sais qu'elle ne lira jamais ce que je vais lui écrire, mais je tiens à le lui écrire quand même, juste pour parler d'elle et lui dire ce que je n'ai jamais pu lui dire de vive voix. Cette personne est ma chère mère.

A ma mère, je n'ai jamais osé lui déclarer mon amour. Je n'ai jamais pu lui dire : «Je t'aime, maman», malgré l'incommensurable amour que j'ai pour elle. Parler d'amour, même quand il s'agit d'amour maternel, est tabou au sein de notre famille car l'éducation qu'on a reçue n'a jamais favorisé les effusions sentimentales. Mais même si je ne le lui dis pas, ma mère sait que je l'aime énormément, car l'amour que je ne lui exprime pas avec des mots je le lui exprime par tous les soins que je lui prodigue avec gentillesse et tendresse. Entre ma mère et moi règne une entente profonde, spontanée et souvent inexprimée. Il y a une forte complicité entre nous. Quand je pose mon regard doux et aimant sur elle, je sais que ma mère y lit tout l'amour que j'éprouve pour elle.

C'est difficile de ne pouvoir prendre sa mère dans ses bras, l'embrasser et lui dire des «je t'aime» vifs et chaleureux.

Ma mère est petite mais son cœur est aussi grand et profond qu'un océan. Elle est frêle, mais sa patience lui donne une force telle, qu'elle peut faire face à tous les malheurs sans céder, et si elle plie pour un moment, elle finit toujours par se redresser.

La vie n'a pas fait de cadeau à ma mère. Son enfance n'a pas été heureuse ni sa jeunesse d'ailleurs. Et quand on la maria à mon père, elle partagea avec lui une vie pleine de souffrances. Mon père est depuis toujours très dur avec elle. Ma mère n'a jamais été heureuse avec lui. Mais pour ses enfants, elle était capable de tout supporter. La pauvre, elle en a vu de toutes les couleurs avec mon père : brimades, offenses, humiliations, brutalités et mépris. Une autre à sa place n'aurait jamais résisté. Elle aurait soit fui le domicile conjugal soit fini dépressive. Mais ma mère ne se plaignait guère. Elle souffrait en silence et prenait son mal en patience. Elle était assez forte pour contenir et refouler ses larmes en la présence de ses enfants, quand elle en avait par-dessus la tête. Elle avait une patience d'ange, ma chère mère.

Ma mère se fait toujours du souci pour nous-mêmes. Quand l'un de ses enfants a des problèmes, elle s'inquiète beaucoup et ne ferme pas l'œil de la nuit. Elle essaye de le réconforter du mieux qu'elle peut. La seule consolation de ma mère, dans cette vie, est de voir ses enfants heureux.

Quand ma mère n'est pas à la maison, cette dernière me semble affreusement vide, sombre et froide. Ma mère est le soleil qui éclaire et réchauffe notre demeure.

Il m'arrive souvent de penser au jour où ma mère ne sera plus, et de me demander comment je continuerai à vivre après sa disparition. Je suis certain que la vie n'aura plus le même goût ni la même couleur. Il me sera trop dur et trop pénible de survivre à ma mère. Il m'arrive de souhaiter de quitter ce monde avant elle, mais quand je pense au chagrin que lui causera ma perte, je finis par prier Dieu de ne lui jamais infliger pareille épreuve.

Maman, quoi que je te fasse, jamais tu ne seras assez récompensée pour tout ce que tu as fait pour mes frères, mes sœurs, et moi.

Mon ami Rachid me raconta un jour que sa mère lui dit dans ses derniers moments sur cette terre : «Mon fils, personne ne t'aimera plus comme moi je t'aimais ! Jamais des bras ne t'enlaceront aussi tendrement que les miens !»

Que Dieu ait son âme. Elle disait vrai.

Je sais que personne ne m'aimera comme m'aime ma chère mère : ni mon père, ni ma femme, ni mes enfants, ni mes proches, ni mes amis. Personne !

Il est très malheureux celui qui n'a pas connu l'affection, la tendresse, et l'amour maternels.

Je t'aime très fort maman.

Salah Eddine

Pour écrire à Texto :
soirsat2@gmail.com
précisez texto

Un texte à faire passer dans «Vox Populi» ?
soirsat2@gmail.com ou maamarfarah20@yahoo.fr